



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

« C'est eux ou nous » : quand le bourreau invoque la légitime défense

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Septembre 2021

Si le Juif, à l'aide de sa profession de foi marxiste, remporte la victoire sur les peuples de ce monde, son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité. Alors notre planète recommencera à parcourir l'éther comme elle l'a fait il y a des millions d'années : il n'y aura plus d'hommes à sa surface¹.

On trouve dans ce court extrait deux principes inhérents aux discours qui ont mené aux génocides du 20^e siècle : l'obsession d'une menace existentielle et la prétention à s'ériger en rempart face à elle. Une rhétorique qui inverse l'agresseur et l'agressé, le bourreau et la victime. Qui peut entendre que les nazis prétendaient se défendre contre les Juifs, le régime jeunes-turcs contre les Arméniens, les milices serbes de Bosnie contre les civils désarmés de Srebrenica ? Pourtant, tant ceux qui ont porté ces discours de haine que ceux qui les ont mis en pratique prétendaient être les gardiens de cultures ou de peuples menacés.

On retrouve ces caractéristiques, à des degrés très divers, dans une multitude de mouvements radicaux et identitaires, mais nous nous arrêterons ici à quelques exemples qui ont mené à des entreprises génocidaires.

Hitler et les Juifs

La « solution finale » procède d'un processus long qui plonge ses racines dans l'histoire européenne, d'un antisémitisme qui a pris corps au cours des siècles et des théories raciales élaborées dès le 19^e siècle. Pour Hitler, les questions politiques, sociales et économiques se ramènent en définitive à des questions de race.

Qu'il s'agisse de questions de droit général ou de monstruosité de la vie économique, de phénomènes de décadence d'une civilisation ou de dégénérescence politique, de la faillite de l'instruction scolaire ou de la mauvaise influence qu'exerce la presse sur les adultes, le mal vient toujours et partout, si l'on va au fond des choses, de ce que l'on n'a pas tenu compte de la race à laquelle appartient le peuple en question ou pas aperçu le danger que faisait courir à la race un peuple étranger².

En découle un hygiénisme racial radical où la race « aryenne » allemande doit être préservée de tout métissage. Les Juifs y ont un statut à part, formant non une race, mais

¹ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Paris, Nouvelles éditions latines, [s. d.], p. 71.

² *Idem*, p. 328.

plutôt une « antirace » (*Gegenrasse*) ou une « non-race » (*Unrasse*). Ils n'appartiennent pas à l'humanité, ils en sont l'ennemi ultime. Ainsi, selon les nazis, si les Slaves, les peuples d'Asie ou d'Afrique font partie du genre humain, quoiqu'avec un statut inférieur, les Juifs revêtent celui d'un agent bactérien, comme l'illustre ce passage de *Mein Kampf* où Hitler se remémore ses années passées à Vienne.

Le conglomérat de races que montrait la capitale de la monarchie, tout ce mélange ethnique de Tchèques, de Polonais, de Hongrois, de Ruthènes, de Serbes et de Croates, etc., me paraissait répugnant, sans oublier le bacille dissolvant de l'humanité, des Juifs et encore des Juifs³.

Le racisme biologique « traditionnel » est ici transcendé pour devenir bactériologique. Chaque Juif constitue un danger vital, y compris les enfants, les vieux et les malades.

Quand la Shoah a-t-elle été véritablement échafaudée ? Si la question divise encore les historiens, sa mise en œuvre a commencé alors que les perspectives d'une victoire rapide du Reich commençaient à prendre du plomb dans l'aile. Face à une résistance soviétique plus coriace que prévu et depuis l'entrée en guerre des États-Unis en décembre 1941, la défaite commence même à être envisageable. Une défaite dont les Juifs ne peuvent qu'être responsables, tout comme ils le sont de la guerre, des pertes allemandes au front ou dans les bombardements des villes.

On se souvient de la « prophétie » d'Hitler prononcée le 30 janvier 1939, lors du sixième anniversaire de sa prise du pouvoir, dans un discours-fleuve devant le Reichstag :

Je vais à nouveau être prophète, aujourd'hui : si la juiverie financière internationale, hors d'Europe et en Europe, réussissait à précipiter encore une fois les peuples dans une guerre mondiale, alors la conséquence n'en serait pas la bolchévisation de la terre et la victoire de la juiverie, mais l'anéantissement de la race juive en Europe.

Probablement toujours hantés par le mythe du « coup de poignard dans le dos » – l'Allemagne aurait perdu la guerre en 1918 non pas militairement, mais parce que trahie de l'intérieur, entre autres par les Juifs –, les nazis se lancent dans l'anéantissement de la menace imaginaire que représentent selon eux les Juifs du continent. Des années de propagande ont été nécessaires pour persuader les bourreaux que le massacre de civils désarmés est une lutte tout aussi décisive que celle menée par les combattants sur le front.

C'est ce qu'affirme Heinrich Himmler dans les deux tristement célèbres discours qu'il prononce à Posen (Poznan) les 4 et 6 octobre 1943 devant des officiers supérieurs SS.

³ *Idem*, p. 126

[...] Nous avons le droit moral, nous avons le devoir envers notre peuple, de détruire ce peuple qui voulait nous détruire. Mais nous n'avons pas le droit de nous enrichir, fût-ce d'une fourrure, d'une montre, d'un mark ou d'une cigarette ou de quoi que ce soit d'autre. Nous ne voulons pas à la fin, parce que nous avons exterminé un bacille, être infectés par ce bacille et en mourir. Je ne resterai pas là à observer passivement tant que la moindre tâche pourrie se développe ou tient bon. Quelle que soit la forme qu'elle emprunte, nous devons ensemble la brûler. De toute façon, nous pouvons dire que nous avons réalisé cette mission des plus difficiles, animés par l'amour pour notre peuple. Et ni notre être, ni notre âme, ni notre caractère n'en ont été atteints [...]⁴

Dans cet extrait où l'extermination des Juifs est abordée sans périphrase, on retrouve cette même rhétorique défensive : « Les Allemands ne font que se défendre ». Himmler cherche non seulement à montrer de l'empathie pour ces SS à qui il demande d'accomplir l'innommable, mais il conclut en insistant que cette difficile mission est menée au nom de l'amour pour le peuple allemand. Peut-on imaginer plus paradoxal qu'un génocide commis au nom de l'amour ? C'est pourtant ce qui est exprimé ci-dessus, sans détour.

Le génocide des Tutsis au Rwanda

Les démarches comparatives en histoire sont des terrains glissants, sans doute davantage encore lorsqu'il est question de violences d'États. On retrouve pourtant l'utilisation de peurs eschatologiques dans la plupart des propagandes qui appellent à la violence, naturellement parce qu'une violence apparaît plus légitime quand elle prétend être défensive. Au Rwanda, avant-même l'indépendance du pays, se développe une idéologie raciste au sein du Parmehutu⁵, où les Tutsis représenteraient une menace vitale pour le pays. Les années de transition vers l'indépendance, de la fin des années 1950 au début des années 1960, sont minées par la violence et le départ de 200 000 à 300 000 Tutsis, principalement en Ouganda. Ils sont désignés comme des étrangers qui ont opprimé le peuple hutu pendant des siècles. Par la suite, chaque incident, même mineur, concernant des incursions tutsies aux frontières du pays, sera amplifié et mis à profit par les gouvernements successifs pour renforcer les mesures discriminatoires envers les Tutsis.

Au début des années 1990, la menace que fait peser le FPR sur le régime d'Habyarimana se précise et le discours anti-Tutsi se radicalise dans des théories conspirationnistes de plus en plus paranoïaques. La propagande de guerre utilise l'animalisation, la pornographie et la scatologie pour brandir le spectre d'un FPR, associé à l'ensemble des Tutsis – et donc omniprésent tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays –, prêt à massacrer des millions de Hutus dans un bain de sang annoncé comme « la lutte de races finale »⁶. Le génocide qui se prépare devient une mesure de résistance.

⁴ Discours du 4 octobre 1943

⁵ Le parti du mouvement de l'émancipation hutu, au pouvoir jusqu'au coup d'État de Juvénal Habyarimana en 1973.

⁶ Yves Ternon, « Rwanda 1994. Analyse d'un processus génocidaire », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2009/1 (n° 190), p. 15-57. <https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2009-1-page-15.htm>

On trouve une série d'éléments de cette propagande de haine dans le discours de Léon Mugesera, président du MRND (parti unique jusqu'en 1991), prononcé à Kabaya le 22 novembre 1992. L'ennemi projette l'invasion du pays et l'extermination des Hutu. Il faut non seulement s'en défendre, mais l'empêcher de repartir et donc l'exterminer :

Pour que je puisse terminer donc, je voudrais vous rappeler toutes les choses importantes dont je viens de vous entretenir : la plus essentielle est de ne pas nous laisser envahir [...] N'ayez pas peur, sachez que celui à qui vous ne couperez pas le cou, c'est celui-là même qui vous le coupera.⁷

La thèse négationniste du « double génocide » – propagée non seulement par les bourreaux en Afrique, mais que l'on a vu colportée aussi en Europe, y compris dans les plus hautes sphères, notamment de l'État français – est en quelque sorte un corolaire de cette rhétorique de légitime défense.

Le génocide des Arméniens

Quand les Jeunes-Turcs prennent le pouvoir à la veille de la Première Guerre mondiale, c'est dans un contexte où, depuis près d'un siècle, l'Empire turc vit un démembrement accéléré, des Balkans à l'Afrique du Nord, de Tripoli au Caire, d'Athènes à Sarajevo. Cet inexorable déclin alimente et cimente au sein de l'élite turque un nationalisme de plus en plus radical. L'État qui entre en guerre aux côtés des empires centraux en 1914 n'est plus tant un empire qu'un État qui aspire à devenir un État-nation. Ses troupes subissent, dès les premiers mois de conflit, de cinglantes défaites contre les armées russes dans le Caucase. Les populations non musulmanes vont rapidement être perçues – dans leur ensemble – par le pouvoir à Istanbul comme des alliées de celles-ci, comme des ennemis de l'intérieur. La radicalisation du discours à l'égard des Arméniens est rapide et brutale. La presse les présente comme des traîtres à la patrie, une cinquième colonne de la Triple Entente (France, Grande-Bretagne, Russie), et en particulier des Russes. On y retrouve sans surprise des accusations de complot contre la sécurité de l'État, avec l'objectif plus que probable de préparer l'opinion publique aux actions à venir. Au-delà des contingences directement liées à la guerre, il y a aussi, aux racines de ces crimes, une idéologie nationaliste qui a poussé les franges les plus radicales du pouvoir à considérer que la construction de l'État-nation turc ne pouvait passer que par la turquification de l'Anatolie. Un processus qu'il ne faut pas voir comme un événement isolé, mais comme l'apogée de discours, de mesures discriminatoires et de pogroms antérieurs à la prise de pouvoir par les Jeunes-Turcs. La guerre a offert à certains l'occasion d'éliminer un peuple dont les ambitions nationales étaient incompatibles avec les leurs.

⁷ Le discours kinyarwanda et sa traduction en français : <https://rwanda94.pagesperso-orange.fr/sitepers/dosrwand/kabaya.html>, consulté le 1^{er} septembre 2021.

Les guerres de Yougoslavie

Pendant les guerres de Yougoslavie, les médias de chaque camp se sont attachés à présenter leurs militaires comme des patriotes risquant leur vie pour protéger des populations civiles désarmées face à la barbarie adverse. Il n'était question que de se défendre face à un agresseur inhumain capable des pires atrocités. Pour désigner l'ennemi, le recours à l'histoire était récurrent, avec la résurgence de termes tels *qu'Oustachis* (pour désigner les Croates), *Tchetniks* (pour désigner les Serbes) ou *Turcs* (pour désigner les musulmans de Bosnie), chacun étant porteur de rejet, d'infamie, mais aussi de peur. *A contrario*, la capacité à fermer les yeux devant les exactions commises dans son propre camp prit des proportions indécentes.

Le cas de Ratko Mladić est extrême, mais significatif. Commandant en chef de l'armée de la république serbe de Bosnie pendant la guerre de Bosnie entre 1992 et 1995, il sera reconnu coupable en 2017 de génocide, crimes contre l'humanité et violations des lois ou coutumes de la guerre par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY). Condamné à la prison à perpétuité, « le boucher des Balkans » avait, durant la guerre, dirigé le siège de Sarajevo, le massacre de Srebrenica, et mené des entreprises de nettoyage ethnique à travers toute la Bosnie. Pourtant, jusqu'à son arrestation à Lazarevo (Serbie) en 2011, il a joui d'une totale impunité de la part des autorités serbes et d'une incontestable popularité au sein d'une partie de la population. Il est d'ailleurs toujours glorifié par certains – tout comme Radovan Karadžić –, notamment à Banja Luka, capitale de l'entité de la République serbe de Bosnie.

Mais Ratko Mladić n'était pas le seul Serbe habité par les fantômes de la domination ottomane ou par d'autres, plus récents, de la Seconde Guerre mondiale, comme celui de la division SS Handschar composée presque exclusivement de musulmans de Bosnie. Ces éléments ont été continuellement utilisés dans la propagande serbe pour déshumaniser l'adversaire et en faire un ennemi mortel. Notons que le terme de *Turcs* a ensuite été remplacé par ceux de *moudjahiddin* ou *djihadistes*, « sans doute pour essayer d'influencer l'opinion occidentale, qui était plutôt probosniaque (ou antiserbe, selon les médias serbes). »⁸

⁸ Gregor Perko, « Résurgences du passé : discours politique et médiatique lors de l'éclatement de l'ancienne Yougoslavie », *Linguistica* (Ljubljana), 2018, p. 145.
<https://www.dlib.si/details/URN:NBN:SI:DOC-5YAXT0OR>, consulté le 29 juillet 2021.

Conclusions

Arguer la légitime défense est une attitude classique pour se défendre d'un crime commis. Pour qu'un génocide – crime ultime – soit possible, ne faut-il pas que ses auteurs puissent prétendre répondre à une menace ultime ? Il y a, chez les bourreaux – qu'ils soient nazis, extrémistes hutus, ou autres – , ce mépris radical envers des victimes déshumanisées, réduites parfois à la figure d'insectes, de rats ou de bacilles. Cela procède de paradigmes construits sur le temps long, sans lesquels ces déchaînements de violence organisés et prémédités restent incompréhensibles. Parmi eux, il est difficile de faire l'impasse sur l'existence de peurs, comme celles de la relégation ou de la disparition.

On peut, à travers ce prisme, s'interroger sur d'autres génocides, d'autres crimes de masse, d'autres discours de haine, mais sans doute aussi sur bon nombre de discours identitaires. On y trouve, bien sûr à des degrés très divers, cette prétention – sincère ou cynique – à faire corps contre une prétendue menace existentielle et à répondre à des angoisses profondes. Ces discours qui puisent abondamment dans l'histoire – mythique ou authentique – ne sont pas l'apanage des hommes politiques et des médias. Dans les cas brièvement analysés ci-dessus, ils se sont immiscés dans la culture et la vie quotidienne, pour imprégner toutes les composantes de la vie sociale.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.